

Être et Mémoire selon Vyatcheslav Ivanov

COMMENTAIRES AU BAS DE QUELQUES POÉSIES DU RECUEIL
«СВЕТ ВЕЧЕРНИЙ»¹

By O. DESCHARTES

VYATCHESLAV IVANOV est un poète lyrique. Le poète lyrique proclame, avec un entêtement qui paraît capricieux, que chacun de ses actes et de ses sentiments est unique, mais c'est justement par ce qui est unique et singulier qu'il révèle ce qui est commun à tous, ce qui est universel. C'est pour cela que ses poèmes — confidences intimes et véridiques — racontent le vrai fond des choses, *realia in rebus*.

Les textes publiés ici contiennent les communications les plus secrètes du poète sur ses expériences personnelles et livrent ainsi sa pensée la plus profonde sur les problèmes derniers de l'être. Il sont à la fois aveu et profession de foi.

Lorsque Vyatcheslav Ivanov se rendit pour la première fois, en 1901, au temple d'Apollon à Delphes, il savait qu'il verrait sur les portes du sanctuaire les deux lettres *EI*, qui pendant des siècles avaient intrigué les exégètes et inspiré les interprétations les plus variées, parmi lesquelles une longue étude de Plutarque. Et pourtant, cette inscription, connue par avance, le bouleversa : c'était un message essentiel, quoique obscur, une réponse à des interrogations non encore exprimées, à peine pressenties, mais qui l'agitaient dans les profondeurs de son être. Des années allaient s'écouler avant qu'il ne déchiffât et ne formulât clairement cette réponse.

Que signifie donc *EI*? 'C'est curieux, écrit Ivanov, l'interprétation la plus simple et en même temps la plus profonde : *EI = TUES*, n'a pas paru assez substantielle aux exégètes. L'époque archaïque avait tenu en très haute considération le verbe *être*, car elle le rapportait à l'Être Divin. L'âge suivant, par contre, n'éprouvait plus la même vénération, et pourtant sa philosophie, née de la laïcisation du *Savoir Intégral* des premiers temps, ne se lassait plus de discourir sur l'être réel et l'être factice.' Pour parvenir à la solution des problèmes les plus brûlants de

¹ This analysis and exposition of the philosophical ideas which underlie and find expression in V. Ivanov's poetry is from the pen of one who shares his beliefs and is exceptionally qualified to act as an interpreter of his esoteric doctrines. It is published here as a document in its own right which, it is thought, may serve as an illuminating commentary on the poetry in the preceding pages. [Ed.]

la conscience contemporaine, nous aussi, nous devons remonter au sens initial de l'ancienne formule *TU ES*.¹

Où suis-je? Où suis-je?
Je me cherche,
Assoiffé de moi-même.
Je suis au fond de mes miroirs.²

Cette strophe eût semblé absurde naguère; elle exprime par contre une expérience psychologique presque générale à une époque où la science récuse le *moi* comme élément permanent du 'courant de la conscience'. La philosophie du siècle dernier, avec sa doctrine du caractère empirique et idéal, la psychologie 'sans âme' et son goût pour la dissociation de la personnalité, d'autres démarches encore de notre raison et de notre sensibilité qui ont abouti, à la fin du XIX^e siècle, à l'illusionnisme et à l'impressionnisme esthétiques, ont non seulement démolé le vieux *cogito, ergo sum*, mais l'ont même dépouillé de ses composantes: il n'y a plus ni *cogito*, ni *sum*.³ Quant à la théorie de la connaissance, où Kant voyait 'l'éveil du sommeil dogmatique', les spéculations néo-kantiennes lui ont ôté toute chance de fonder notre conscience et notre connaissance dans la réalité et non pas, justement, dans le 'sommeil'. 'Le sujet de la connaissance qu'est devenue la personnalité est emprisonné dans un cercle magique. Tout ce qui est à l'intérieur du cercle est relatif; tout ce qui est en dehors du cercle est une donnée indéterminée. On ne peut pas vivre selon les enseignements d'une telle théorie de la connaissance: ce relativisme gnoséologique, si on l'applique dans la vie, devient un *méonisme* ontologique, une négation de l'être.'⁴

Après de longues années de réflexions, Ivanov est arrivé à la conclusion qu'on ne peut dépasser l'idéalisme qu'en franchissant les limites de l'intelligence discursive, car 'l'opposition idéaliste de l'individu et de l'univers, comme sujet et objet, est naturelle pour l'homme dans l'acte de la connaissance'. Le réalisme est avant tout une décision de la volonté, une certaine qualité de sa tension (*tonos*). C'est dans la mesure où elle se sent absolue que la volonté porte en elle une évidence, 'une

¹ Vyatcheslav Ivanov a consacré une étude théorique à ce problème, six ans après sa visite à Delphes, dans l'essai 'Tu es', paru pour la première fois dans *Zolotoïe Rouno*, 1907, nos. vii-ix, et inséré dans le recueil *Po Zvezdam* (St-Petersbourg, 1909). Il a formulé sa doctrine dans le poème *Tchélovek* (Paris: Dom Knigi, 1939).

² *Prozrachnost* (Moscou, 1904), p. 11: *Fio, ergo non sum* —

Где я? где я?
По себе я
Взокал.
Я — на дне своих зеркал.

³ *Po Zvezdam*, pp. 425-6.

⁴ *Borozdy i Méji* (Moscou, 1916), p. 109.

révélation des choses invisibles', une connaissance immédiate, irrationnelle, que nous appelons la foi. C'est par la foi que se manifeste le principe élémentaire et créateur de la vie; ses mouvements, ses poussées sont infaillibles comme ceux de l'instinct. 'La foi est l'instrument qui nous permet de nous affirmer par delà les limites de notre *moi*.'¹ L'acte de volonté qui est à la base d'un tel réalisme obéit à l'exigence de saint Augustin: *transcende te ipsum*. Grâce à ce *transcensus*, le sujet est capable de percevoir le moi d'autrui, non plus comme un objet, mais comme un autre sujet. Il ne s'agit plus d'une extension périphérique des frontières de la connaissance individuelle, mais d'un déplacement des coordonnées habituelles. 'Permettez-moi, écrit Ivanov, d'avoir recours à une métaphore. L'homme, se rendant compte que sa connaissance de créature dépend de certaines données extérieures, s'apparaît à lui-même comme un vivant miroir. Tout ce qu'il y reconnaît est un reflet soumis aux lois de la réfraction de la lumière et par conséquent infidèle à ce qu'il réfléchit. La gauche est à droite et la droite est à gauche. Comment rétablir la vérité? Par un deuxième reflet d'un miroir braqué sur le miroir. C'est ce deuxième miroir, corrigeant le premier, — *speculum speculi* — qu'est autrui pour l'homme qui veut connaître. La vérité n'est authentifiée que si elle est contemplée dans autrui.'² Si j'affirme avec toute ma volonté et toute mon intelligence, avec toute la plénitude de mon être l'être d'autrui — une plénitude qui assume jusqu'au tréfonds de ma propre existence —, cet autre être ne m'est plus étranger, il devient une expression différente de mon moi. *Tu es* signifie alors non pas 'tu es perçu par moi comme existant', mais 'ton être est vécu par moi comme le mien', ou encore 'par ton être je me connais comme étant'. *Es, ergo sum*.

Le réalisme d'Ivanov était la foi qu'il avait gagnée ayant perdu son âme. Sa pénétration dans le moi d'autrui, son expérience vivante du moi d'autrui, comme d'un univers indépendant, illimité et tout-puissant, contenait en elle le postulat de Dieu, d'une réalité encore plus réelle que tout ces êtres réels à chacun desquels il disait de toute sa volonté et de toute son intelligence: *Tu es*.³ Ainsi l'expérience immédiate de la primauté du 'toi' conduit au postulat d'un principe unificateur et contenant tous les 'moi' et les 'toi', au postulat de Dieu comme le Mainteneur de tout.

L'énigmatique *EI* des Anciens est un *Tu es* adressé à Dieu. L'homme ne possède et ne commence à connaître son propre 'moi' que s'il apprend à dire *Tu es* à Dieu, en acceptant de perdre son âme pour un Être plus haut. Il est significatif qu'on lise sur le Temple de Delphes, à côté de

¹ *Borozdy i Méji* (Moscou, 1916), p. 36; *Freedom and the Tragic Life: A Study in Dostoevsky* (London: Harvill Press, 1952), p. 28.

² *Borozdy i Méji*, p. 109.

³ *Ibid.*, pp. 33-36; *Freedom and the Tragic Life*, pp. 28-30.

ΕΙ, cet autre avertissement spirituel : ΓΝΩΘΙ ΣΑΥΤΟΝ — 'Connais-toi toi-même'.

'L'affirmation ou la négation de Dieu devient l'alternative: être ou ne pas être. La personnalité, le bien, l'humanité, le monde, doivent-ils être ou ne pas être?'¹ Ces paroles, écrites par Ivanov à propos de Dostoïevski, s'appliquent aussi bien à lui-même. Dostoïevski reçut l'initiation à la plus haute réalité de l'être sur l'échafaud, Ivanov — dans l'expérience d'un grand amour.

Ce fut à Rome, où Ivanov s'était rendu en 1892 pour achever sa thèse latine *De Societatibus Vectigalium Publicorum Populi Romani* et surtout pour entreprendre une étude approfondie des mythes et des croyances grecques, en particulier des cultes de Dionysos. Il visitait avec zèle les bibliothèques, partait explorer les antiquités avec les pensionnaires de l'Institut archéologique allemand — les *ragazzi capitolini* — et ne songeait qu'à la philologie et à l'archéologie. L'année venait de s'écouler en paix, lorsque brusquement l'orage éclata: dans l'été de 1893, Lydia Zinovieva apparut sur le chemin de Vyatcheslav Ivanov.

Celui-ci était plein d'enthousiasme nietzschéen; sa connaissance des religions antiques était profonde et dépassait de beaucoup son expérience immédiate. Il était naturel que le jeune homme cherchât cette expérience. Elle, par contre, n'était guère documentée sur les cultes chthoniens; mais dans le tréfonds de son être elle portait, sans le savoir, l'image de la Hellade et elle souhaitait inconsciemment l'explication de la vie secrète qui l'agitait. Dans la nuit classique de Rome, au milieu des ruines du Colysée, il lui parlait des rites de la religion de Dionysos, de la naissance de la tragédie, et ses paroles réveillaient en elle la Ménade 'au cœur battant' (παλλομένη κραδίην). Il contemplait avec ravissement ce miracle, cette présence réelle de son aspiration la plus secrète, qui lui révélait le mystère de la Grèce de façon plus intime et plus évidente qu'il ne l'eût jamais connu lui-même.²

Des obstacles qui paraissaient insurmontables se dressaient sur le chemin de leur union, car ni l'un ni l'autre ils n'étaient libres. Mais 'ce qui est nécessaire se réalise envers et contre tout' — et l'union se fit. Cet amour, qui d'abord leur était apparu comme 'uniquement une passion criminelle, sombre et démoniaque, mais qui depuis ne cessa, tout au long de la vie, de croître et de gagner en profondeur spirituelle',³ ancré pour la première fois en Ivanov le sentiment vivant de la réalité. Il lui rendit la foi dans l'être transcendant. Ivanov en porte lui-même témoignage: 'La rencontre avec Lydia est comparable à un orage

¹ *Borozdy i Méji*, p. 37; *Freedom and the Tragic Life*, p. 32.

² Un poème d'Ivanov, écrit en forme de chants serbes, s'appelle 'Ménade' ('La Ménade'). Il est adressé à Lydia. (Voir *Cor Ardens*, i, pp. 7-8.)

³ 'Kratkaia Avtobiografia' (*Russkaia literatura XX-go veka*, pod red. S. A. Vengerova), viii. 93.

printanier, puissant, dionysiaque, après lequel tout en moi a été rénové, tout a fleuri et reverdi. L'un par l'autre nous avons connu Dieu.'¹ Cette rencontre ne leur apprend pas seulement à 'se dégager des limites du moi empirique, à s'abîmer dans une vie élémentaire, située par delà la volonté, à connaître l'horreur et la joie de se perdre', elle donna aussi une direction et un but aux élans tempétueux de leur être, elle permit à chacun d'eux de trouver un centre de cristallisation dans l'expérience intérieure d'une personnalité réelle, immortelle, originelle.

Ce sens de la personnalité vivante devait tout naturellement protéger Ivanov contre les embûches d'une interprétation panthéiste de Dionysos, car le panthéisme ne confère qu'une immortalité impersonnelle, une renaissance fictive; il devait le conduire au christianisme, qui est une doctrine très profonde et très nuancée 'de la naissance avant les siècles' d'une Personnalité unique et de sa victoire sur la mort.

Sous l'action de 'l'orage purificateur de Dionysos', la vraie nature d'Ivanov se réveilla. 'C'est alors pour la première fois que le poète s'est manifesté en moi, qu'il a pris librement et fermement conscience de lui.'² Dans les poèmes adressés à Lydia, Vyatcheslav Ivanov raconte l'histoire de leur amour, qui fut l'histoire de son initiation à la réalité plus haute.

Le poème 'Monastère'³ est une description des états d'âme qui précèdent la métamorphose intérieure. Tout est attente, promesse, presentiment. De tout son être, le poète tend vers la cellule où habite celle qui est chère à son cœur. C'est elle qui l'appelle de sa voix lointaine, alors qu'il est assoupi. Il distingue cette voix dans le 'chœur céleste'. Il l'entend moduler une chanson, qu'il reprend; et il implore son psaltérion de lui enseigner 'le chemin du Monastère'.

La rencontre de Vyatcheslav et de Lydia était placée sous le signe de Dionysos. Or celui-ci (c'est ce qui frappa le poète) est un principe où la vie et la mort ne font qu'un. Le poète répète sans cesse, et chaque fois à nouveau, le mythe dionysien. Qu'il chante le printemps et l'amour, Perséphone ou Orphée, il célèbre toujours l'union de la souffrance et de la joie, de la mort et de la nouvelle naissance.

Mourir pour renaître à nouveau, entrer dans le royaume des ombres pour se réincarner, ces répétitions périodiques ne forment-elles pas une ronde éternelle et absurde? 'Éternel retour' — Nietzsche fut la victime de cette notion. Mais pour Vyatcheslav Ivanov aucun retour ne le menaçait dans son expérience vivante. Car le vrai amour, c'est un 'miracle qui abolit l'ancien et le nouveau, et tout apparaît à chaque

¹ 'Kratkaia Avtobiografia' (*Russkaia literatura XX-go veka*, pod red. S. A. Vengerova), viii. 94.

² Ibid.

³ «Монастырь», p. 68 ante.

instant à la fois éternel et surgissant dans la première fraîcheur de l'être'.¹

Ayant accepté et expérimenté Dionysos comme principe d'une vie nouvelle et ayant scellé cette révélation par les chants des ses *Étoiles nochères*, Ivanov a compris que Dionysos ne peut plus être pour nous qu'un 'comment', une 'juste manière de faire' (*ὁρθῶς μανῆναι* de Platon), et non pas quelqu'un ou quelque chose. Il a compris que l'enthousiasme dionysiaque appartient à la catégorie des méthodes intérieures. Mais un moyen de provoquer des états d'enthousiasme ou d'extase ne peut faire surgir le Consolateur. On ne saurait adresser à une méthode l'affirmation: *Tu es*. L'hypostase de la méthode, sa déification, en révélera fatalement le vide, conduira au royaume des 'apparitions où rien n'apparaît'.

Ivanov n'entendait certes pas cependant déprécier la valeur de l'extase, en tant qu'événement de l'expérience intérieure. Il chantait les états d'enthousiasme et d'abandon dans sa poésie lyrique, étudiait les formes de l'orgiasme chez les Anciens, et, par la réflexion sur les actes de son expérience intérieure, explorait les états extatiques qui révèlent, dans le phénomène psychologique, l'abolition et la destruction des frontières de la conscience individuelle. En 1903, Ivanov recueille ses essais sur la nature et l'histoire de l'extase dans son ouvrage *La Religion hellénique du dieu souffrant*. Ce livre à l'érudition rigoureuse se lit comme un roman passionnant.² 'L'extase est le premier moment de toute vie religieuse, l'alpha et l'oméga de l'état religieux... Le sens du moi placé en dehors des frontières de l'individu est le commencement de toute mystique, comme l'étonnement celui de toute philosophie.'³

En Grèce, 'le phénomène psychologique du ravissement orgiaque, de la plénitude débordante, de sa joie s'achevant dans la béatitude de la souffrance, de sa force cherchant dans la douleur et dans la mort une libération de son trop-plein, de sa jouissance de la vie aboutissant aux délices de la destruction'⁴ était plus ancien que Dionysos en tant qu'idée de l'orgiasme et du sacrifice rituel. Le mythe de Dionysos est une conséquence, une abstraction du sacrifice orgiastique. 'L'extase est antérieure au sacrifice et le sacrifice est antérieur aux dieux.'⁵ L'extase, donc, a pris forme en Grèce par la religion; la religion mystique donnait à ses fidèles une consolation métaphysique dans le monde de l'au-delà qu'elle révélait. Pour les Grecs, Dionysos était un dieu vivant. Pour nous, il n'est que symbole et méthode. C'est pour cela qu'il ne s'oppose pas au Christ dans notre âme: le Dionysisme, comme méthode, est un des aspects du Christianisme; l'Apollinisme en est un autre.

¹ *Po Zvezdam*, p. 18.

² Personne, il est vrai, ne peut lire ce livre actuellement, car presque tout le tirage a été détruit par l'incendie la veille de sa parution. Cf. *O.S.P.*, v (1954), 43 (n.) et 55.

³ *Ellinskaia religiia stradaïouchtchego boga*, p. 92.

⁴ *Ibid.*, p. 179.

⁵ *Ibid.*, p. 181.

Après ses recherches dans le domaine de la psychologie des états de l'extase, Ivanov entreprend l'étude du Dionysisme en tant que système de notions, intuitions et initiations, s'applique à reconnaître le dieu dans toutes ses migrations et ses métamorphoses, dans les récits qu'il inspire, s'efforce de lui arracher le mystère de son origine. Vingt ans après son premier essai, Ivanov fait paraître son livre *Dionysos et les cultes pré-dionysiaques*.¹

La renaissance, la palingénésie des Grecs, est, au fond, une notion docétique. Le corps n'est que le support temporaire et le transmetteur de l'énergie divine, et l'esprit en change comme le serpent se dépouille de ses peaux. La véritable renaissance est la renaissance du corps transfiguré, c'est-à-dire la *résurrection*. En faisant, sur le seuil de la 'vie nouvelle', avec un sens cruel de la responsabilité, le pas décisif, en acceptant la doctrine pour laquelle 'la vie et la mort ne font qu'un', Ivanov voyait déjà le but suprême de l'amour dans le sacrifice de soi-même ('nous sommes les deux bras d'une seule croix'),² il prédisait l'inévitable séparation et exigeait de lui-même l'ultime renoncement.

Ô, noces de Cana des âmes! Ô, dans le cercueil de la séparation

L'union de deux êtres!...

Déjà, vers les autels brûlants du renoncement

L'Esprit nous appelle...³

— écrivait-il dès le début de sa vie heureuse avec Lydia.

Les Ivanov passèrent en Russie, dans la propriété de Zagorié, près de Mohilev, l'été de l'année 1907. Ils s'y attardèrent jusqu'à l'automne déjà avancé. Une épidémie de scarlatine éclata soudain dans le village voisin. Lydia allait de maison en maison, enseignant aux mères comment il fallait soigner les enfants, oubliant qu'elle n'avait jamais été malade elle-même. Atteinte par la contagion, elle s'éteignit en sept jours. Le prêtre vint avec les sacrements lorsque la fin fut proche, et la malade reçut l'Extrême-Onction. Une minute avant la mort, Lydia reprit conscience et, pleinement lucide, prononça ces mots: 'Une douce lumière se lève, le Christ est né.'

'L'angoisse mortelle de cette mort vit toujours', écrivait Ivanov dans une lettre à un ami, de longues années après la perte de sa femme, et cette souffrance eût pu facilement le porter à la désolation et au désespoir. Mais le désespoir eût été une rébellion, et la désolation — une chute spirituelle. Pendant l'affreuse période qui suivit la mort de Lydia, Ivanov était fort éloigné de prétendre disposer à son gré de sa vie. 'Tout

¹ *Dionis i Pradionistiistvo* (Baku, 1923).

² *Kormtchié Zvezdy* (St-Petersbourg, 1902), p. 188: 'Lioubov' ('Amour').

³ *Ibid.*, p. 358: 'Jertva' ('Victime')—

О Кана душ! О в гробе разлученья

Слиянье двух!...

Но к алтарям горящим отреченья

Зовет нас Дух...

autour de l'homme devient mort, si la Mort, en dévoilant devant son regard spirituel sa face lumineuse, ne lui dit pas: "Regarde et souviens-toi, je suis la Vie."¹ Ainsi pensait Ivanov, alors qu'il était encore heureux. 'Ce que cela a signifié pour moi, écrivait-il dix ans après la mort de sa femme, celui-là seul le comprend pour qui mes poèmes ne sont pas des hiéroglyphes abstrus. Il sait pourquoi et de quoi je vis.'²

Il percevait toujours et en tout sa présence vivante, il ne lui adressait pas seulement des poèmes comme par le passé, il captait et notait des vers qu'elle lui murmurait; mais soudain les songes s'épuisaient et il se réveillait tourmenté par le regret de la disparue. Huit ans après la mort de Lydia, Ivanov décrit un de ces réveils tragiques dans le poème 'Le Courant'.³ Le poète ne touche pas aux rames, le courant l'emporte. Et il voit sur la rive lointaine une apparition, — celle qu'il aime. Le cœur s'élance, s'embrase et tombe, 'reconnaissant le leurre'.

Aux heures cruelles de l'abandon, il lui venait tout naturellement la tentation d'évoquer la réapparition de l'absente. Dans le poème 'Au cimetière' Ivanov raconte cette tentation. Un jour de printemps précocce, il se rendit auprès de Lydia au cimetière. Le Printemps — que de fois le poète l'avait chanté, renaissant chaque année sur la terre! —

Se jetait dans les caveaux de la prison,
Balayait les linéaux des dalles,
Et, noir crieur, lançait ses appels:
'Réveillez-vous jusqu'à la nouvelle dissolution.'

La révolte, le désarroi, le désir surgissent dans l'âme du poète. Mais cela ne dure qu'un instant. Il résiste à l'appel de l'esprit de rébellion, il renonce à sa querelle, il accepte la volonté divine. C'est alors que ses yeux s'ouvrent et ses oreilles entendent:

Sur le faite d'un rocher abrupt
M'apparut, très haut au-dessus de la rive,
Ma Bien-aimée dans son corps de feu,
Et j'entendis: 'Le Christ est ressuscité'.⁴

¹ *Po Zvezdam*, p. 365.

² 'Kratkaia Avtobiografiia', p. 95.

³ «По течению», p. 67 *ante*. Il faut remarquer dans ce poème le jeu des rythmes. L'iambe quaternaire, qui suit régulièrement l'iambe quinaire, évoque une atmosphère irréelle, rêveuse, semble être l'écho d'un autre monde. Mais après le cinquième vers de la deuxième strophe, lorsque le poète s'aperçoit qu'il a perdu la vision de l'au-delà et qu'une profonde émotion s'empare de son âme, l'iambe quaternaire une seule fois seulement disparaît. Cet effet rythmique saisissant n'est pas intentionnel, l'auteur lui-même n'en avait pas eu conscience.

⁴ Voir «На кладбище» p. 69 *ante*. Ivanov avait d'abord appelé son poème 'Au cimetière' — 'Radounitsa', nom par lequel l'Église Orthodoxe désigne le jour de la commémoration des morts au cimetière. Par ce titre, le poète se proposait de signaler la ressemblance extérieure et la différence essentielle entre les Antisthères de printemps des Anciens — où les défunts, évoqués magiquement pour un bref séjour, étaient ensuite expulsés par la célèbre formule de conjuration: 'Éloignez-vous, kerai, les Antisthères sont terminées', et la fête printanière des chrétiens (célébrée, dans le rite oriental, le neuvième jour après Pâques), où les morts sont commémorés dans l'espoir de la Sainte Résurrection.

Le problème de l'union des êtres est essentiel pour Ivanov. Déjà, à l'époque de la 'Tour' (son habitation à Saint-Petersbourg), notamment dans les années 1905-8, il décèle des signes avant-coureurs de la désagrégation de l'individualité et il annonce son déclin au moment même de son triomphe. 'Le superbe individualisme est mort! Jamais pourtant, autant que de nos jours, on n'a prêché la suprématie de la personnalité, jamais on n'a proclamé avec plus d'emphase son droit à affirmer son autonomie. Mais c'est justement notre profondeur, notre raffinement qui sont les symptômes de l'épuisement de l'individualisme.'¹ Ivanov décrit avec esprit et prescience la mort de la personnalité, dédoublée, dispersée, différenciée.

A l'époque de la 'Tour', Ivanov imagine l'union des hommes comme un 'drame choral'. Semblable au chœur de la tragédie antique, le Peuple doit créer l'organe de ce 'Verbe choral' pour devenir devant lui-même le héraut de sa volonté secrète. L'art redeviendra alors monumental et théurgique, et la vie publique sera, pour la première fois, authentiquement populaire, véritablement 'démocratique'. La tragédie antique était une liturgie, son action sacrée était une forme de 'purification'. Le spectateur s'identifiait non pas avec le protagoniste, mais avec le chœur, avec sa volonté universelle et directrice. Nous devons, dans notre travail artistique, chercher à recréer le chœur. Nous devons reconstituer, dans notre architecture théâtrale, l'orchestre rond des Grecs (*ὀρχήστρα*). Si nous n'y parvenons pas, notre art restera velléitaire, 'intime', détaché du peuple, il ne sera pas le vrai art. 'Dans la tragédie d'Eschyle et dans la comédie d'Aristophane, l'orchestre était en même temps l'assemblée populaire, c'est par lui que vivaient l'Aréopage et le Conseil des citoyens du Pnyx.'²

Blok, Biélyi et Ivanov décidèrent de fonder une 'collectivité' (mi-studio, mi-communauté), destinée à monter des spectacles dionysiens; le projet, naturellement, n'aboutit pas. Mais Ivanov n'en consacra pas moins — surtout dans les années 1908-14 — beaucoup de temps et d'efforts aux études théoriques sur l'essence de la tragédie, sur les normes du théâtre et sur la crise de celui-ci ainsi qu'aux problèmes plus généraux du sens et des limites de l'art. Il prononça de nombreuses conférences à la 'Société des Zélés des Belles-Lettres', fondée par S. K. Makovski, Innocent Annenski et lui-même, et il publia des articles dans la presse périodique, notamment dans les revues *Apollon* de Saint-Petersbourg et *Troudy i Dni* de Moscou.

Peu à peu Ivanov parvenait à une conception plus profonde de l'unité des hommes. Devant lui, comme devant Dostoïevski, s'ouvre

¹ 'Krizis individualizma', *Voprosy Jizni*, 1905, no. 9 (inséré dans le recueil *Po Zvezdam*, pp. 86-102).

² 'Wagner i Dionisovo Deistvo', *Vésy*, 1905, no. 2; 'Predtchoustvia i Predvestia', *Zolotoé Rouno*, 1906, nos. 5 et 6 (les deux essais sont insérés dans le recueil *Po Zvezdam*, pp. 65-69 et 189-220).

'l'abîme béant et éclatant'. Il commence à pressentir que toute l'humanité n'est qu'un seul homme. *Omnes unum* (Jean, xvii. 21).

Être signifie *être ensemble, aimer*. Se trouver ensemble, coexister, sans s'aimer — ce n'est point *être*. Toute union n'est pas un bien. Il dépend de nous d'orienter les nouvelles formes de la conscience collective vers les forces malfaisantes ou les forces du salut. 'Si en livrant notre âme, nous n'avons pas déterminé, fixé par un acte d'amour, son centre en dehors d'elle-même, le renoncement à notre personnalité n'aura été qu'une dépersonnalisation au profit de "l'esprit du mal". Les parcelles qui composent ce tout factice ne sont plus des monades vivantes, mais des âmes mortes et la poussière tourbillonnante de l'enfer qui, selon le récit évangélique, se nomme en même temps "je" et "nous" et déclare "mon nom est Légion, car nous sommes nombreux".¹ 'Les humains vont s'accoupler, dit le Diable à Ivan Karamazov, et chacun saura qu'il est mortel tout entier, et qu'il n'a point de résurrection.'²

La juste et sainte union œcuménique (*sobornost'*), c'est 'une union dans laquelle les personnalités qui s'unissent parviennent à leur plus haute éclosion et révèlent leur essence unique, inimitable et autonome. . . . Le Verbe s'est incarné dans chacune d'elles et habite avec elles. Il retentit différemment dans chacune, mais le Verbe de chacune trouve un écho dans toutes, et toutes sont unanimes, car toutes sont un Verbe unique.'³

Le temps nous arrache aux choses, car il les rend transitoires. Il nous sépare de nous-mêmes:

Le temps nous emporte comme le vent
Et séparant toutes choses, il nous séparera.⁴

Comme le vent, il nous murmure à l'oreille: 'Passe, passe. Ne regrette pas. Apprends à trahir, à oublier.' Ce 'passe', cet 'oublie', c'est l'arme par laquelle le temps sépare et tue. Mais nous avons une arme contre lui. Cette arme, c'est *la mémoire*. L'intelligence créatrice qu'elle meut non seulement sauvegarde et retient les choses qui s'effacent, mais elle maîtrise et fixe le temps lui-même, et l'organise dans la poésie, dans l'action théâtrale, dans la danse et surtout dans la musique.

Mais, selon Ivanov, le temps est double et contradictoire. Il lutte contre la permanence des choses et, en même temps, il est un 'test' de

¹ 'Legion i Sobornost', *Rodnoïe i Vselenskoïe* (Moscou, 1917), pp. 44-45; *Freedom and the Tragic Life*, p. 140.

² 'Lik i Litchiny Rossii', *Rodnoïe i Vselenskoïe*, p. 126; *Freedom and the Tragic Life*, p. 133.

³ *Rodnoïe i Vselenskoïe*, p. 45; *Freedom and the Tragic Life*, p. 141.

⁴ 'Vremia' (ce poème sera publié dans *Svet Vetchernij*):

Время нас, как ветер, мчит, —
Разлучая, разлучит.

leur force et de leur vitalité: 'Pareil au lourd marteau, qui brise le verre, mais forge l'acier.'¹

Il est une fonction de l'éternité et son antipode ('Le temps, disait Platon, est l'image mobile de l'éternité'). Nous percevons la succession temporelle dans le mouvement du passé vers l'avenir — *Roya* (*ρόια*) signifie, à proprement parler, le courant. Et nous postulons un 'courant opposé' — *Antirroya* (*ἀντίρροια*, contrecourant), mouvement du futur vers le passé, dont nous n'avons pas une conscience immédiate. La Mémoire, c'est notre arme contre le temps, mais c'est aussi sa propre arme secrète pour se défendre contre lui-même.²

Et le fleuve qui revient du fond des temps
Coule vers les sources du passé.³

Et voici que le fleuve franchit le pré de l'Immortalité,
En remontant vers l'origine d'où avait jailli la source.⁴

'En regardant derrière nous dans le passé, nous apercevons au bout la nuit et nous nous efforçons en vain de discerner dans cette nuit des formes pareilles à des souvenirs. Alors nous éprouvons cette impuissance de l'esprit épuisé que nous appelons l'oubli. Le non-être est révélé directement à notre conscience sous la forme de l'oubli, qui en est la négation. Ainsi:

Celui en qui habite la mémoire éternelle
Triomphe éternellement de la mort.'⁵

S'il n'y avait pas l'oubli, il n'y aurait pas de séparation: 'Un seul instant comblé' garderait chaque chose et la rendrait immortelle. Comme l'âme, selon l'ancienne croyance orphique, doit, pour devenir immortelle et divine, retrouver les clés de la mémoire et 'étancher sa soif ardente au lac de la souterraine Mnémosyne, nous nous unissons par la Mémoire au Premier Principe et au Verbe qui était au commencement'.

La Mémoire promet et réalise l'union des hommes et, par conséquent, la communauté non pas seulement des vivants, mais aussi des morts; car 'ils sont plus nombreux et plus grands que nous. . . . Nous savons que, lorsque l'Homme sera accompli, Adam se remémorera tout entier dans chacune de ses images, il se verra dans le fleuve du temps coulant à rebours jusqu'aux portes de l'Éden, et il se souviendra de son Paradis originel.'⁶ Alors le temps n'existera plus.

¹ Vers célèbre de Pouchkine (*Poltava*, i. 149).

² *Roya* et *Antirroya* sont des termes techniques introduits par Ivanov dans son poème 'Son Mélémpa' (*Cor Ardens*, i, pp. 98-105).

³ «Могилы», p. 67 ante, ll. 11-12.

⁴ «Деревья», p. 80 ante, vi, ll. 3-4.

⁵ *Po Zvezdam*, p. 365. Les deux dernières lignes sont du poème 'Vetchnaia Pamiat' (*Kormitchié Zvezdy*, p. 102) — une autocitation d'Ivanov.

⁶ 'Terror Antiquus', *Po Zvezdam*, pp. 393-4. Traduction allemande dans *Das alte Wahre* (Berlin u. Frankfurt a. M.: Suhrkamp Verlag, 1955), pp. 31-32.

L'action créatrice de l'homme, 'héritier de la nature', vise donc à transformer 'les moyens de séparation — espace, temps, matière inerte — en instruments d'union et d'harmonie', afin qu'ils puissent remplir leur destination véritable conformément 'à l'image divine de la créature parfaite'.¹ La où une créature de ce monde rejoint son idée dans la Sagesse Divine, devient telle que Dieu l'a pensée ('Voici la Servante du Seigneur'), là est Sophie. Sophie, c'est la Sagesse Incréée qui contient toutes les images du monde, tel qu'il doit être, tel qu'il sera après sa glorification. Elle se sert du don de la Mémoire pour la transfiguration des hommes, pour ses 'jeux' avec eux : *Mea memoria per generationes saeculorum*, lit-on dans le Livre de la Sagesse.

L'Évangile insiste sur le rôle essentiel de la Mémoire dans la destinée spirituelle de l'homme : elle est le témoin de la résurrection. Entre Platon et Augustin, le plus grand maître de la Mémoire fut le Christ. La Mémoire est le gage de l'immortalité : nous mourrons seulement si Dieu nous oublie.

La Mémoire conditionne toute notre pensée ; notre connaissance du monde, notre connaissance de nous-mêmes et notre connaissance de notre connaissance. La gnoseologie d'Ivanov est en fait une *anamnésio-logie*. La Mémoire est la 'couronne de la conscience'. La Mémoire est la source de la création individuelle, du don de prophétie. Elle est la 'mère des Muses'. C'est pourquoi le poète est l'organe du ressouvenir populaire. 'Par lui, le peuple se rappelle son âme ancienne et redécouvre des forces qui y sont assoupies depuis des siècles.'²

La Mémoire garantit les liens vivants de génération en génération. Le sentiment de cette union vivante des différentes générations a été familier à Ivanov dès son enfance. Il en fit l'expérience à un moment crucial de sa vie.

Dans l'hiver de 1907, arriva à la 'Tour' la fille du premier mariage de Lydia, — Véra. Elle avait dix-sept ans et venait de l'étranger où elle avait été élevée. Malgré toutes les différences extérieures, Lydia et Véra se ressemblaient, même physiquement, grâce à une sorte d'aura grecque autour d'elles, que percevaient les proches et même les étrangers. Dans les milieux littéraires de Saint-Petersbourg, Lydia avait été surnommée Diotima. La ressemblance avec les images de la Grèce était sensible non pas dans les linéaments du visage et de la figure, mais dans les attitudes, les gestes, les rythmes essentiels, la forme intérieure de l'âme, impatiente de ses attaches et maîtrisant le corps. Dans la fille de Lydia, Ivanov voyait la fille de Déméter, la Perséphoné des Mystères d'Éleusis. Les poèmes qu'aux différentes époques de sa vie il adressait à Véra, portaient généralement ce titre commun : 'A sa fille'.³

¹ 'Lettre à Charles Du Bos', dans *Correspondance d'un coin à l'autre* (Paris : Corrèa, 1931), p. 178.

² 'Poët i Tchern', *Véty*, 1904, no. 3 (inséré dans le recueil *Po Zvezdam*, pp. 33-42).

³ Le cycle de poèmes publié ci-avant (pp. 70-73) sous le titre général 'A sa fille', se rapporte

Véra se trouvait dans la propriété de Zagorié à la mort de sa mère. La souffrance commune l'avait rapprochée de Vyatcheslav. Elle devint une amie et une consolatrice. Tout au long des années, leurs rapports s'approfondirent, devinrent plus complexes ; l'amitié se transformait en amour. Le sentiment qu'éprouvait Ivanov était contradictoire : est-ce possible ? est-ce permis ? La petite fille qu'il avait connue enfant de cinq ans, qu'il avait portée dans ses bras — deviendrait-elle sa femme, prendrait-elle la place de sa mère ? Il songea d'abord à partir, mais il savait déjà, en son for intérieur, que leur union était non seulement inévitable, mais spirituellement nécessaire et préfigurée. Il se souvenait qu'un jour, avant sa maladie, Lydia lui avait dit, doucement et pensivement, en indiquant Véra : 'Elle, peut-être ..' Qu'était-ce ? Une suggestion, un testament ?

Vyatcheslav Ivanov passa l'été de 1910 en Italie, où il recueillait la documentation pour son livre sur Dionysos. Tout, comme avec la mère, se décida à Rome. La Ville Éternelle rendit Vyatcheslav à son passé. Il était apaisé, car il savait que la décision de demeurer avec Véra était une fidélité à jamais à Lydia et non une trahison.

Le poème 'Somnienie' ('Le Doute') — p. 70 *ante* — est adressé à Véra. Mais la première strophe est dédiée entièrement à Lydia : le poète y raconte le 'songe léger' qui amène et écarte la bien-aimée. La deuxième strophe est consacrée à 'sa fille' : en elle, le poète aperçoit et capte 'la lumière' et l'image de celle qui est loin. Une angoisse mortelle l'étreint —

... la peur qu'à mon éveil,
Comme celle que j'aime,
Tu t'évanouiras, —
La peur que moi je dorme,
Lorsque je vis de toi.¹

Cette angoisse était un pressentiment : Véra est morte dans la terrible année 1920 ; elle avait à peine trente ans.

La Mémoire éternelle porte en elle le mystère de la naissance. 'Déjà, selon l'ancienne croyance orphique, l'âme, avant de monter à la lumière, devait retrouver les sources de la Mémoire et étancher sa soif ardente auprès du lac de la Mnémosyne souterraine.'² Les trépassés continuent à prendre part à notre vie ; si nous ne le percevons point, si nous ne le voyons ni ne l'entendons, c'est seulement parce que

Notre cœur est sourd
Et nos doigts sont gourds ;

aux années 1914-17. Antérieurement, des poèmes adressés 'A sa fille' avaient paru dans *Cor Ardens*, i, p. 171 (écrit du vivant de Lydia) et dans *Nejnaia Taina* (St-Petersbourg, 1912), p. 99 (écrit après sa mort).

¹ «Сомнение», p. 70 *ante*, ll. 17-20.

² 'Terror Antiquus', *Po Zvezdam*, p. 394 ; *Das alte Wahre*, p. 33.

Nos lèvres oublient
Le vent de l'esprit.¹

En juillet 1912, Véra et Vyatcheslav eurent un fils. Le recueil de vers écrit cet été-là s'appelle 'Le Doux Mystère'. Il célèbre la communauté des vivants et des morts et le 'doux mystère' de la naissance.

Dans la sphère humaine, la Mémoire (en tant que vie intérieure et force vitale de la culture) se fonde avant tout sur le souvenir des morts. Elle éveille 'le sens aigu de la présence directrice des grands défunts dans la vie des vivants'.²

Comme dans ta nuit sommeillante
Vit ta conscience la meilleure,
L'essaim des morts, incorporel,
Pense et chante dans les vivants.³

'Mnémosyne, écrivait Ivanov dès 1909, la Mémoire Éternelle, — voilà le vrai nom de ce contrat de succession dans l'esprit et la force, passé entre les vivants et les morts, et que nous autres, enfants d'un siècle distrait et pris dans la matière, nous vénérons sous le terme de culture, ignorant les racines religieuses de notre vénération. La culture, c'est le culte des morts, et la Mémoire Éternelle qui l'âme est œcuménique dans son essence et fondée sur la tradition.'⁴

En 1920, à une heure terrible de l'histoire russe, Ivanov, témoin attentif d'une culture ébranlée et menacée jusque dans ses fondements, s'entretient par écrit avec son ami M. O. Gerschenson. Celui-ci est tourmenté par le désir de l'oubli, il avoue: 'Quel bonheur ce serait que de se jeter dans le Léthé, afin d'effacer totalement de l'âme le souvenir de toutes les religions et de tous les systèmes philosophiques, de toutes les connaissances, de tous les arts, de toute la poésie.' Ivanov réplique par une défense ardente du *thesaurus* de la culture: 'Cher Ami, l'état d'esprit dont vous ressentez si cruellement le joug en ce moment, la sensation aiguë du poids intolérable de notre culture, héritage que nous

¹ *Nejnaia Taïna*, p. 28: 'Nochnyé Golosa' ('Les Voix nocturnes') —

Наше сердце глухо,
Наши персты грубы,
И забыли губы
Дуновенье духа.

Voir aussi 'Madonna della Neve', p. 71 *ante*.

² Cf. *Rodnoïé i Vselenskoïé*, p. 166; *Freedom and the Tragic Life*, p. 161.

³ *Tchélovek* (Paris: Dom Knigi, 1939), p. 83:

И как в ночи твоей дремотной
Сознание лучшее живет —
Так сонм отшедших, сонм безплотный,
В живых и мыслит, и поет.

⁴ 'Terror Antiquus', *Po Zvezdam*, pp. 393-4; *Das alte Wahre*, pp. 31-32.

traînons à notre suite, découle essentiellement du fait de vivre la culture, non pas comme un radieux tabernacle de dons, mais comme un système de contraintes subtiles. Il n'y a là rien d'étonnant: la culture tend précisément à devenir un système de contraintes. Mais à mes yeux, elle est l'échelle d'Éros et la hiérarchie des vénération. . . . Mes vénération sont libres, pas une seule d'entre elles n'est issue de la contrainte, et chacune est grande ouverte et accessible, et chacune emplit d'allégresse mon esprit. . . . La culture n'est pas seulement le souvenir de l'aspect extérieur, du visage terrestre des aïeux, elle représente encore les initiations qui leur furent départies, un souvenir vivant, éternel, qui ne saurait mourir dans le cœur de ceux qui ont été participants de ces initiations; celles-ci furent conférées par les aïeux à leur progéniture la plus lointaine, et pas un iota des écritures, qui jadis furent jeunes, gravées sur les tables de l'esprit humain, lequel est *un*, ne passera. Dans cette acception, la culture n'est pas seulement monumentale, elle est aussi initiative selon l'esprit. Car la Mémoire qui trône sur la culture fait participer ses véritables serviteurs aux initiations des aïeux et, ressuscitant en eux ces initiations, leur communique la force d'initiative, celle de nouveaux commencements et de nouvelles audaces.'¹

Nous sommes appelés à organiser la Mémoire sur la terre et à créer ces signes de la Mémoire. Le culte de la Mémoire est la seule attitude juste envers la culture, le seul chemin vers la libération de l'âme du monde, c'est-à-dire vers la transformation de l'homme et de toute créature en l'Église mystique. 'L'*anamnêsis universelle dans le Christ*, voilà le but de la culture humaine chrétienne',² tel est son sens suprême. C'est ce qu'elle doit devenir.

Est-ce de l'optimisme? Une telle conclusion serait une équivoque. Serviteur de la Mémoire, Ivanov constate avec tristesse que notre prétendue 'culture', depuis longtemps, ne vit plus de Mémoire, mais se distrait dans le mirage des 'souvenirs' fortuits, transitoires, fallacieux, et qu'en réalité nous trahissons la Mémoire et servons l'oubli en organisant avec soin les 'sans-mémoire'. Retrouver des souvenirs ne signifie pas encore garder la mémoire; on peut glaner des souvenirs et perdre la mémoire.

Où donc est la cause de toute décadence? 'Chaque grande culture, écrit Ivanov en 1930, en tant qu'émanation de la mémoire, est l'incarnation d'un fait spirituel fondamental, et celui-ci un acte et un aspect particulier de la révélation du Verbe dans l'histoire; c'est pourquoi chaque grande culture ne peut être que l'expression multiple d'une idée religieuse qui en constitue le noyau. La dissolution de la religion

¹ Vyatcheslav Ivanov i M. O. Gerschenson, *Perepiska iz dvukh uglov* (St-Petersbourg: Alkonost, 1921). Les citations ci-dessus sont extraites de l'éd. française, *Correspondance d'un coin à l'autre* (Paris: Corrêa, 1931), pp. 39, 42-43, 80-81.

² 'Lettera ad Alessandro Pellegrini', *Il Convegno* (Milano), xiv (1933), no. 8/12, p. 323; 'Über die Docta Pietas', *Das alte Wahre*, p. 176.

est donc à considérer comme un symptôme infaillible de l'extinction de la mémoire dans le cercle donné. Le christianisme seul, étant la religion absolue, a la force de faire revivre la mémoire ontologique des civilisations auxquelles il se substitue. . . . L'affaiblissement du sentiment religieux produit ce simulacre de la mémoire authentique qu'est l'éclectisme des ressouvenirs détachés de leur lien organique et reliés dans un système artificiel. . . . C'est au moyen des ressouvenirs, stimulants palliatifs qui peuvent lui donner pour un temps quelque éclat, que la civilisation déracinée se défend instinctivement contre l'oubli qui signifie sa mort. Cependant, celui-ci cherche à s'organiser à son tour à base de négation radicale de la spiritualité, en contrefaisant matériellement la vraie culture, qui est l'organisation de la mémoire spirituelle. Somme toute, ceux qui préconisent l'oubli sapent la religion; vice versa, les destructeurs de la religion sont, à l'égard de la culture, forcément des iconoclastes et des faussaires.¹ Et s'adressant aux ressouvenirs détachés le poète dit: 'Ce n'est pas vous que j'appelle'

Vyatcheslav Ivanov n'a jamais cru à la notion optimiste du progrès constant et heureux dans l'histoire. Sa conception de la destinée et de la responsabilité humaines était profondément tragique. Mais, envers et contre tout, il n'a jamais perdu la foi dans le triomphe final de la Cité de Dieu. 'La culture se transformera en un culte de Dieu et de la Terre. Mais ce sera là un miracle de la Mémoire, de la Mémoire Primordiale de l'humanité.'²

. . . Mémoire, mère des Muses, tu es sacrée,
Gage de l'immortalité, couronne de la conscience,
Beauté incorruptible dans un corps consumé,
C'est toi que j'appelle . . .³

Rome, 1956.

¹ 'Lettre à Charles Du Bos' dans *Correspondance*, pp. 178-180.

² *Correspondance*, p. 141.

³ «Деревья», p. 79 *ante*, i, ll. 1-4.